

cinq minutes après s'y être assis, en disant au prince, qui d'ordinaire avait bon appétit :

— Reste, tu n'as pas eu le temps de dîner ; tu me rejoindras au jardin tout à l'heure.

— Pardonnez-moi, sire, répondit Eugène, qui s'était levé en même temps que son beau-père ; j'ai fini.

— Tu n'as donc pas faim, aujourd'hui ?

— J'avais dîné avant de venir.

— Bah ! . . . fit Napoléon avec surprise. Alors, c'est différent, ajouta-t-il gaiement ; tu vas venir te promener avec moi, cela te donnera de l'appétit pour demain.

Ceux qui mangeaient avec Napoléon pour la première fois, et qui n'étaient pas au fait de ses habitudes, mouraient de faim, quoique sa table fût abondamment servie, si leur devoir s'opposait à ce qu'ils retournassent immédiatement chez eux ; mais aucune considération n'aurait pu l'engager à rester quelques instants de plus. Cette manie, dans les commencements de son mariage, gêna beaucoup Joséphine, et fut cause qu'elle prit l'habitude, dans la suite, de faire tous les jours, à une heure après midi, un fort déjeuner à la fourchette ; c'était, du reste, son unique repas.

Eugène et la princesse de Bavière ne s'étaient pas vus avant leur mariage ; cependant ils s'aimèrent bientôt comme s'ils s'étaient connus depuis longtemps. Jamais, peut-être, deux êtres ne furent mieux faits l'un pour l'autre. Il n'est pas de mère qui ait surveillé ses enfants avec plus de tendresse et de soin que la vice-reine d'Italie, digne de servir de modèle à toutes les femmes.

Ce fut à Munich, et au milieu des fêtes, que l'empereur reçut la nouvelle de l'entrée des Anglais à Naples. La reine Caroline avait déclaré la guerre à la France au moment où la grande armée inondait les provinces autrichiennes. Napoléon prit sur-le-champ les moyens de faire marcher des troupes sur Naples. Il avait une ancienne haine contre cette souveraine, parce que maintes fois il avait eu à se plaindre de ses actes ; aussi, en recevant cette nouvelle, dit-il avec humeur à ceux qui l'entouraient :

— Ah ! pour celle-là, rien ne doit m'étonner ! Mais qu'elle y prenne garde ! . . . Si j'entre à Naples, cette femme n'y mettra jamais les pieds.

Et plus tard, lorsqu'on voulut intercéder pour elle, il se contenta de répondre sèchement :

— Elle a cessé de régner.

A la fin de janvier, Napoléon quitta Munich pour revenir au milieu de sa cour, alors si brillante et si fastueuse. Il avait manifesté l'intention de diriger lui-même les plaisirs qui rendirent encore pendant cinq ans la cour impériale la plus merveilleuse de l'Europe. Il ne s'arrêta qu'à Strasbourg, où il demeura vingt-quatre heures, et de là, voulut qu'on le conduisît directement à Saint-Cloud, sans cependant exiger des postillons la même rapidité qu'il leur avait demandée quatre mois auparavant, lorsqu'il était avec Joséphine. La commune de Saint-Cloud, si favorisée à cause du séjour presque habituel que l'empereur et l'impératrice faisaient au château, voulut profiter du retour de Napoléon pour lui donner un témoignage d'affection et de respect. En conséquence, le conseil municipal, d'après l'idée suggérée par son président, M. Barré, alors maire de Saint-Cloud, fit élever au milieu de l'avenue

qui conduit au palais, et par laquelle Napoléon devait passer nécessairement, un acte de triomphe sur le fronton duquel se lisait l'inscription suivante, accompagnée d'une foule d'ornements et de tous les emblèmes de l'époque :

A son souverain chéri,  
La plus heureuse des communes !

Le jour où l'empereur devait arriver, M. le maire, muni de la harangue d'usage et escorté des notables, l'attendit jusqu'au soir au pied du monument, qui embrassait toute la largeur de la route ; mais enfin, à minuit, M. Barré, fort avancé en âge, se retira en recommandant à son premier adjoint, placé en sentinelle à la fenêtre d'une maison voisine, de venir l'avertir aussitôt qu'il apercevrait le premier courrier ; et, pour que personne ne s'avisât de passer sous l'Arc de triomphe avant Sa Majesté, il fit poser en travers une grande échelle qui fut assujettie avec des cordes. Malheureusement l'argus municipal vint à s'endormir le matin ; pendant ce temps l'empereur arrive ; sa voiture s'arrête tout à coup :

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il ; pourquoi n'avance-t-on pas ?

On lui apprend la surprise qu'on a voulu lui ménager, et quel obstacle s'oppose à ce qu'il aille plus avant.

— Que le diable les emporte, avec leur surprise ! s'écrie-t-il en mettant la tête à la portière ; elle est bien trouvée, ma foi !

Et sur la proposition d'éveiller quelques habitants :

— Eh ! non ! répondit-il en souriant, laissez-les dormir ; ce sont eux, au contraire, que je *surprendrai* demain ; tournons la place, puisqu'il ne nous est pas permis de la traverser.

La voiture, ayant rétrogradé, passa par la grille du petit parc, située au bas de l'avenue, et arriva au palais par la cour de l'Orangerie. Le même jour, on fit circuler dans les salons du palais un dessin représentant les autorités municipales de Saint-Cloud endormies au pied du monument, devant lequel on voyait une échelle qui barrait le passage avec ces mots écrits au dessous : *L'Arc barré*, par allusion au nom de celui qui avait eu cette idée ; quant à l'inscription primitive, on lui avait fait subir cette légère variante :

A son souverain chéri,  
La plus dormeuse des communes.

Joséphine montra ce dessin à Napoléon, qui trouva la plaisanterie divertissante ; il avoua même que le calembour n'était pas par trop mauvais ; mais, pour consoler M. Barré du chagrin qu'il avait manifesté de ne s'être pas trouvé à son poste lors de son arrivée, Napoléon lui envoya une invitation à déjeuner, en lui recommandant d'apporter sa harangue *manuscrite*, et il accueillit le maire de Saint-Cloud avec la bienveillance qu'il ne cessa jamais d'accorder à ce fonctionnaire jusqu'au moment de sa mort, qui arriva bientôt, au grand regret de ses nombreux administrés.

Quelques jours après, Napoléon revint à Paris. Ce furent partout des cris de joie et un enthousiasme qui tenait du délire : La semaine suivante, la vieille garde, dont il ne se séparait jamais, fit aussi sa rentrée dans la capitale ; elle arriva par la barrière de l'Étoile, et, en tête de cette héroïque phalange, quatre-vingt-dix grenadiers, sur trois rangs, défilèrent au